

# UN PIANO JAPONAIS

Irène DUBOEUF

*Là dort ensevelie une musique exquise  
Ces vieux airs qu'on dansait en robe de marquise  
Aigrelets et vibrants comme un son de ducat*

*Et, le soir, doucement si l'on ouvrait les portes  
Peut-être entendrait-on un scherzo délicat  
Sous les doigts effilés des châtelaines mortes.*

Albert MÉRAT

Il avait eu les honneurs de la presse : les experts partis, l'énigme de sa mort restait entière, comme l'avait été celle de sa vie. Définitivement sans voix, le grand clavecin reposait désormais au cœur du musée, sous les lueurs d'un cercueil de verre, dans un tombeau tapissé de noir. Pourquoi était-il là ? Qui l'avait fait ? Quand ? Et pour qui ?

Le long des murs, des témoins silencieux délivraient des ébauches de réponses : ici la violence du clavier amputé, sur une photo prise avant sa restauration, ailleurs, la maladresse d'une inscription, comme ce « *T414* » à l'encre rouge relevé sur le piétement de l'instrument. Dissimulé dans l'ombre, un visiteur, parfois, choisissait sur écran un air des temps anciens. Les notes cristallines entrouvraient alors les portes d'un salon d'où filtrait la lumière de deux grands candélabres et l'on croyait entendre, entrecoupé de conversations et de rires, l'écho des menuets, gavottes et rigaudons.

Car c'était jour de fête chez les Beaumont d'Ormeval, bourgeois anoblis qui vivaient à deux pas de l'hôtel du *Grand Versailles*, dans une élégante demeure que tout le monde appelait « le château ». Ils venaient d'offrir à Louise, leur fille aînée, un somptueux clavecin tout juste arrivé de la capitale et avaient, pour l'occasion, invité les notables de Saint-Etienne. Parmi eux, en habit mauve et gilet finement brodé, le jeune fabricant de rubans Guillaume Duplessis. Tout en discutant affaires avec Antoine Neyron, l'un des plus riches marchands de la ville, il tentait d'attirer l'attention de Louise dont il était secrètement épris. Plus belle que jamais dans sa longue robe

blanche, au milieu des soieries et des fleurs, elle écoutait sans rien dire le facteur du clavecin qui, après avoir accordé l'instrument, vérifiait la justesse de son travail dans des extraits des *Quatre variations sur les Sauvages de Rameau*. Satisfait du résultat, le musicien s'était levé pour lui laisser la place : « Prenez-en soin, lui avait-il dit, accompagnant ses mots d'un sourire, vous avez un instrument exceptionnel ! ». Aussi gracieuse dans son jeu que les arabesques d'or qui se déployaient sur la laque noire au-dessus du clavier, Louise avait excellé dans l'interprétation d'une des *Pièces de Clavecin* d'Elisabeth Jacquet de la Guerre. Sa virtuosité était-elle due à la présence de ce jeune parisien qui ne la quittait pas des yeux ? Les invités avaient applaudi. Elle les avait tous regardés, mais n'avait vu que lui.

Alors saisi d'un froid glacial, Guillaume Duplessis était resté figé dans l'observation des deux jeunes gens dont les regards portaient des promesses d'amour. Il avait passé la soirée à épier leurs conversations, leurs danses, leurs moindres faits et gestes si bien que quand la fête avait pris fin, il était déterminé à se débarrasser de son rival par tous les moyens.

Dès la semaine suivante, il rendit visite aux Beaumont. Il fut accueilli dans le grand salon où Louise répétait les *Quatre variations* dont la partition lui avait été offerte par le facteur de clavecin. Guillaume s'approcha de l'instrument, observa le couvercle relevé à l'intérieur duquel deux grands oiseaux semblaient se concerter avant de prendre leur envol puis se pencha sur la table d'harmonie. Se tournant vers le père de la jeune fille, il s'exclama d'un air érudit :

- « Un Ruckers !
- Ce sont les meilleurs, paraît-il! répondit Beaumont.
- C'est juste. Mais êtes-vous certain de son authenticité ? rétorqua Guillaume.
- Pourquoi cette question ?
- Vous n'êtes pas sans savoir que le dernier des Ruckers est mort voilà plus de cent ans ! »

Embarrassé, le père de Louise se pencha à son tour sur l'instrument.

- « Il y a les initiales et la date ne fait aucun doute ! Regardez, à côté de la rose : 1621.
- Permettez-moi tout de même d'attirer votre attention sur la décoration de la caisse, insista Guillaume tout en observant le bois vernis. Les maîtres flamands n'avaient pas pour habitude de peindre des motifs asiatiques... Je crains que ce jeune facteur n'ait abusé de vous ! »

La révélation jeta Beaumont dans un trouble sans précédent. Il arpentait le salon et tournait autour de Louise qui s'était arrêtée de jouer mais ne semblait pas affectée par la découverte.

- « Une contrefaçon ? J'aurais dépensé une fortune pour une contrefaçon ? répétait-il.
- La pratique est courante. Vous ne seriez ni le premier ni le dernier ! » répondit Guillaume en écho.

Quand le facteur de clavecin, quelques mois plus tard, se présenta chez les Beaumont pour demander la main de leur fille, il fut aussitôt congédié par un domestique qui l'informa que Monsieur ne l'accorderait jamais à un faussaire.

Son principal adversaire écarté, Guillaume s'imaginait déjà dans les bras de Louise. Mais elle le repoussa et refusa tout prétendant. Indifférente au temps qui s'en allait, elle jouait chaque jour sur le précieux clavecin la partition d'un rêve inabouti. Un supplice pour Guillaume qui habitait non loin de là. Quand la chaleur ouvrait les fenêtres sur les longs soirs d'été, les notes étoilées qui égrenaient la nuit ouvraient en lui un gouffre où se précipitaient des sentiments inavouables mêlés de rancœur et de mélancolie.

Puis, peu à peu, la politique domina ses pensées. Lorsqu'éclata la Révolution, il se joignit aux habitants de la ville liés par la même révolte patriotique et dansa toute une nuit autour des feux de joie sur le Pré de la Foire. Le jour, avec eux, il refaisait le monde dans les cafés de la Grande Place. C'est dans l'un d'eux qu'un soir, Beaumont d'Ormeval, de retour de Paris où l'avaient appelé

ses charges royales, annonça à Guillaume : « J'ai des informations qui devraient vous intéresser ! » et, sortant un papier de sa poche : « C'est à propos du clavecin de Louise, écoutez... » Et il lut : *Table d'harmonie flamande d'Andréas Ruckers - 1621, mécanique, caisse et piètement, atelier de Jean-Claude Goujon - Paris 1745, grand ravalement atelier de Pascal Taskin - Paris 1787* ». Levant les yeux, il poursuivit : « C'est l'apprenti de Taskin, le jeune homme que vous soupçonnez, qui a réalisé le travail, un facteur de talent m'a-t-on dit » avant de lui confier à voix basse : « Taskin est non seulement le facteur officiel de Louis XVI, mais il est aussi l'administrateur des instruments de Sa Majesté ! »

D'humeur morose et le regard absent, Guillaume ne fit aucune remarque.

Les carnets de commandes des rubaniers étaient vides et hormis les armuriers, la plupart des Stéphanois étaient au chômage. Antoine Neyron, élu maire, fut confronté à de violentes rébellions causées par la disette. Guillaume entra dans la *Société des Amis de la Constitution*, un club de révolutionnaires. Au début de l'année suivante, la réforme du clergé multiplia les émeutes. Quand arriva l'annonce de la chute de la royauté, les Stéphanois lapidèrent l'enseigne de l'Hôtel du *Grand Versailles* et brûlèrent l'effigie de Louis XVI. C'est alors que Guillaume fit courir le bruit que les Beaumont possédaient un clavecin ayant appartenu à la famille royale. Craignant pour leur vie, Louise et sa famille quittèrent la France.

Des révolutionnaires exaltés ne tardèrent pas à fracasser les fenêtres du « château ». Le regard enflammé, Guillaume les regarda s'acharner sur le grand clavecin pour le réduire à jamais au silence. Une satisfaction morbide s'empara de lui, suivie d'une étrange paix intérieure comme s'il eût assisté à l'assassinat de son propre rival.

Mais bien vite le pays entier fut envahi par la Terreur. Tandis que le Proconsul Javogues réquisitionnait la maison d'Antoine Neyron — suspecté de fédéralisme — un décret de la Convention, totalement inattendu, allait ramener Guillaume dans le grand salon des Beaumont dont les biens avaient été confisqués.

Par une pâle journée d'avril, il accompagnait un homme vêtu d'un frac noir, le citoyen Moulin, désigné à la hâte par la *Commission temporaire des arts* pour la sauvegarde et la conservation des objets précieux des émigrés. Déçu par la Révolution, Guillaume s'approcha du clavecin comme on s'approche d'une tombe. Avec respect. Sur les panneaux de laque rouge et noire gisaient des rameaux de fleurs poudrés d'or et on eût dit que les oiseaux du couvercle, résignés, avaient renoncé à prendre leur envol. Les deux claviers, dont l'un était entièrement détruit, respiraient la violence et la mort. Il en effleura les blessures. C'est alors qu'il crut voir les mains de Louise sur les touches d'ébène. Il se tourna brusquement vers le commissaire :

- « Êtes-vous obligé d'écrire le nom de la propriétaire ? »
- Un oubli est toujours possible. Mais... je risque gros ! »

Guillaume désigna du menton les deux candélabres miraculeusement épargnés qui dressaient leurs volutes d'or de part et d'autre d'une pendule brisée sur le marbre de la cheminée.

- « Servez-vous ! dit-il. Je n'ai rien vu. »

Le commissaire acquiesça. Après avoir inscrit à l'encre rouge une référence sur l'instrument, il ouvrit un cahier d'inventaire : « De toute façon, dit-il avec un haussement d'épaules, le propriétaire... à partir d'aujourd'hui... c'est l'État ! » Et, tirant un trait définitif sur l'Ancien Régime, il nota : « *Inv. n° T414, le 18 Floréal an II de la République, un piano japonais, en très mauvais état.* »

Il tint parole : l'emplacement du nom, resté vide, fut noyé dans la blancheur de la page.